



## LE PRIX DE LA GUÉRISON



Texte: Martina Frei, journaliste au  
«Tages-Anzeiger»

**Nicolas von der Weid étudie les séquelles des traitements contre le cancer chez les enfants pour trouver des moyens de les atténuer.**

Avant 1970, les enfants qui contractaient un cancer avaient peu de chances de guérir. Aujourd'hui, 75% d'entre eux survivent. C'est magnifique, mais les médecins ont longtemps oublié une chose: c'est que la qualité de la vie après le traitement est aussi importante.

«Un tiers de nos anciens patients ont surmonté leur thérapie sans répercussions notables», constate Nicolas von der Weid qui, avec des collègues, a examiné au milieu des années 90 environ 500 enfants qui avaient été malades du cancer. «Un autre tiers vivent avec des séquelles que nous considérons comme étant de gravité moyenne.»

Ce qui préoccupe le plus le pédiatre-oncologue, ce sont les enfants du troisième groupe, affectés pour toujours de lourds handicaps: «Contre une carence hormonale, ils peuvent prendre des comprimés. Et une transplantation est envisageable en cas de grave problème cardiaque. Mais que faire si le cerveau a été lésé par un traitement?» explique-t-il avec un geste de révolte.

Beaucoup de ces anciens malades ont des problèmes de concentration ou d'attention. Certains s'isolent du monde ou restent même toute leur



vie tributaires de leurs parents. Il s'agit surtout de ceux qui souffraient d'une tumeur au cerveau ou d'une leucémie aiguë – quand tout le cerveau avait été irradié ou quand on avait injecté certains médicaments dans le liquide céphalo-rachidien pour protéger le cerveau. Ne pourrait-on pas, dans ces cas, intervenir précocement pour permettre une amélioration à long terme? C'est ce que s'est demandé le Dr von der Weid: «Nous devons essayer de faire en sorte que le prix de la guérison reste aussi modeste que possible.»

Il y a quatre ans, le médecin a lancé un essai pilote dont les 18 participants avaient été guéris d'une tumeur au cerveau. Au lieu de s'obstiner sur les difficultés des enfants, les psychologues ont cherché à stimuler leurs points forts: «Il arrive par exemple que la mémoire visuelle à court terme soit meilleure que celle des mots. L'enfant peut alors essayer de mémoriser des notions au moyen d'images plutôt que de lettres»,

explique le Dr von der Weid. Les tests effectués au cours de cet essai ont révélé une progression remarquable des enfants.

Grâce à ces résultats encourageants, un essai à plus grande échelle a commencé l'automne dernier au Kinderspital de Berne, sous la co-responsabilité du Dr von der Weid. Au cours des trois prochaines années, 70 enfants suivront les uns un programme personnalisé de six mois et les autres le traitement habituel (ergothérapie, physiothérapie, psychologie), complété au besoin par un enseignement correctif de la dyslexie. «Trois domaines à nos yeux particulièrement importants comportent aussi les meilleures chances de traitement: troubles de l'attention, organisation spatio-temporelle et mémoire à court terme», précise le pédiatre-oncologue. Il espère obtenir des améliorations de l'ordre de 70% – et le groupe de chercheurs testera six mois après la fin du traitement si les progrès ainsi réalisés sont durables.

### Nicolas von der Weid, 1960

- \_ Né en 1960 à Fribourg
- \_ 1978-1984 études de médecine
- \_ 1985-1990 médecin assistant
- \_ 1990-2003 chef de clinique aux services d'hémo-oncologie des cliniques pédiatriques de Berne et Lausanne
- \_ Coordinateur de l'étude sur les séquelles du Groupe d'oncologie pédiatrique suisse
- \_ Thèse en mars 2003 à la Faculté de médecine de l'Université de Berne
- \_ Depuis avril 2003 chef du service d'hémo-oncologie à la Clinique pédiatrique universitaire de Lausanne
- \_ Nicolas von der Weid est marié et père de jumeaux de 15 ans